

Sur la lecture à haute voix

In: Littérature, N°138, 2005. Théâtre : le retour du texte ?. pp. 119-124.

Citer ce document / Cite this document :

Villemaine Pierre Antoine. Sur la lecture à haute voix. In: Littérature, N°138, 2005. Théâtre : le retour du texte ?. pp. 119-124.

doi : 10.3406/litt.2005.1897

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/litt_0047-4800_2005_num_138_2_1897

Sur la lecture à haute voix *

Je regarde cet homme qui va lire en public.

Je vois l'étrangeté de ce corps courbé vers le livre. Une masse voûtée, close sur elle-même, qui n'a pas encore de visage. Il y a quelque chose d'animal dans ce repliement.

Il semble inerte, immobile, figé, absent. Paupières mi-closes. Tête penchée. Absorbé. Rentré en lui. Cependant, il n'est pas plongé en lui. Il n'est pas à la recherche d'une intériorité. Il n'est pas ailleurs. Tout le contraire, il est sur ses gardes, à l'affût, aux aguets. Il écoute.

Il s'accorde aux bruits de la vie.

Les murmures dans la salle, les paroles échangées, l'avion qui passe, la porte qui claque..., tous les bruits méritent son attention. Il ne leur résiste pas. Il ne les écarte pas. Il les fait siens. Ce ne sont pas des intrus, des parasites, ce sont des alliés qui l'équilibrent, l'apaisent. Il se fait buvard.

«Je marche d'un pas ferme et mon rythme est le rythme de tout ce côté de la rue, le rythme de la rue entière, le rythme de tout le quartier. Je suis à juste titre responsable de tous les coups frappés aux portes ou sur les tables, de tous les toasts que l'on porte, de tous les amoureux réunis dans leur lit...» (Kafka)

Le livre est devant lui sur la table. De loin, pour nous, une tache blanche.

Il capte, prend la mesure du lieu. Il enregistre la rumeur, la respiration, le parfum de l'auditoire pour lequel il va lire. Il s'abstrait, se retire des conversations. Pour lui, toutes ces voix mêlées sont autant de nuances d'une voix unique, un bruit de fond flottant devant lui. Ce bourdonnement, lui seul semble l'entendre. Il s'abandonne à cette rumeur et

* Extraits de la communication de Pierre André Villemarine: «Une lecture instable. Sur la lecture à haute voix», au Colloque Maurice Blanchot (direction Christophe Bident et Pierre Vilar), Actes publiés par les Éditions Farrago, automne 2003. Nous remercions les Éditions Farrago de nous avoir autorisés à reproduire ces extraits.

■ THÉÂTRE : LE RETOUR DU TEXTE ?

verse dans une sorte de contemplation auditive qui l'ouvre à un monde plus vaste. C'est un bruit blanc, un bruit d'horizon qui l'ouvre à la profondeur, à l'immensité d'un lointain.

Il fait la nuit en lui.
Il se recueille.
Il se rassemble, il nous rassemble.

Il se sent au point de croisement de multiples tensions. Il s'éprouve telle une membrane, une mince pellicule presque transparente, une peau tendue, soumis à la pression de deux forces principales qui s'affrontent. Devant lui l'auditoire, un corps avec plusieurs têtes, un seul corps, une force qui le regarde, dont il sent la résistance, la chaleur. Derrière lui, la présence d'un incalculable espace calme, profond et noir, un peu froid. Il sent cette présence sur sa nuque, le long de son dos, de ses jambes. Il prend appui sur la puissance de ce calme. Il y puise sa force. Il se sent regardé, poussé vers l'avant par cette puissance. Cette présence l'accompagnera tout le long de sa lecture. Tout à l'heure quand il lancera les mots, il n'oubliera pas de les adresser à cet espace situé derrière lui.

Ses mains sont posées à plat sur la table.
Le poids de son corps.
Son assise.

Il n'a pas peur. Il fait le point. Il règle la mise au point. C'est-à-dire se dégage du flou et de l'indéterminé de la rumeur environnante.

Il devient ce point entouré d'espace qui focalise, concentre les énergies.

Il se sent regardé.
Objet vu par autrui.

Il voit très précisément la scène.
Il se voit, là, assis, à la fois chose et être vivant. Témoin de lui-même.

(...)

Lire à haute voix : transmettre une intimité, confier le secret de la lecture muette ?

«Étant ce que je suis, et sans réserve, ma solitude connaît la vôtre.» (Jean Genet)

Le ralentissement qu'opère la lecture à haute voix comparée à une lecture silencieuse. La différence de temps est impressionnante.

Le silence se fait peu à peu dans la salle.

«Je sens la peau de l'air.» (André Du Bouchet)

Le moindre de mes mouvements reste imprimé sur la soie du silence.

Il ne pense pas aux mots qu'il va prononcer, il les observe.

(Il se souvient que les premières lettres, les premiers signes lisibles furent des traces d'animaux, pattes d'oiseau dans le sable ou passages d'insectes. Il se souvient que des Dieux pleurèrent quand les hommes découvrirent l'écriture.)

Il voit les lettres apposées sur la page.

Leur découpe. Leur contour. Leur forme. Leur relief. Leur espacement.

Les mots apparaissent avec une netteté, une limpidité inhabituelle. Ils se détachent de la page avec la clarté de ces galets que l'on contemple à travers la profondeur d'une eau cristalline. Les mots sont à portée de main et infiniment lointains. Ils se révèlent. Ils te font signe. Ils te regardent.

Il lance un mot. À l'instant où le mot se projette quelque chose se retire. Le mot se dégage d'un fond silencieux qui disparaît. Le mot accapare toute l'attention. Il fait le vide autour de lui. Les premiers mots blessent, incisent, ils mettent en œuvre la violence d'une séparation, d'un arrachement, d'un décollement. Les commencements sont des gestes de rupture, ils témoignent d'un franchissement, d'un pas au-delà, d'une naissance. Préservant la mémoire de cet arrachement, sa parole demeurera hantée, soutenue à chaque instant par le silence qui précède, l'accompagne, la prolonge. Tel l'invisible pour le visible, le silence serait le foyer virtuel de sa parole, sa contre-partie secrète.

La langue allemande rapproche silence et voix : stille/stimme.

«Il entend sa voix et le vide que cette voix fait apparaître.

Il entend le vide de cette voix.

Il lui semblait que les mots parlaient seuls. Que le silence rentrait en eux.» (Maurice Blanchot)

■ THÉÂTRE: LE RETOUR DU TEXTE?

«Chaque mot est une goutte de silence posée sur le silence.»
(Beckett)

L'é-motion du parler. Il parle et son corps qui semblait inerte s'anime. Il se lève en même temps que les mots. Il advient rythmiquement. Il se redonne, se recompose un corps, une voix. Il ressuscite.

«Une parole issue du corps, pas vraiment une langue, mais toute vivante, plutôt des émotions en signes.» (Henri Michaux)

(La célérité du son dans l'air dépend de la température. À la température ordinaire, elle est de l'ordre de 340 m/s. Dans d'autres milieux que l'air, le son se propage à des vitesses différentes. Ainsi, dans l'eau à la température ordinaire, elle atteint 1 500 m/s.)

Il lance un mot. Il perçoit l'impact du mot sur les corps des auditeurs face à lui. L'onde du choc se propage. C'est un raccordement de nerfs. Une part de cette onde les saisit, s'absorbe mais ne s'éteint pas en eux; elle poursuit sa trajectoire, traverse ces corps et ces âmes puis s'éloigne dans le lointain. Une autre part fait retour et amortie, le heurte à son tour. C'est l'écoute de ce rebond, de ce «retour d'onde» (Reverdy) de cette réverbération qui ajuste son dire. Sa parole lui revient, transformée, enrichie par ce contact. Elle ne s'attarde pas en lui, le dépasse, va se perdre loin derrière lui. Vertu expansive des mots. Le mot issu de lui envahit toutes les directions de l'espace. Les mots se diffusent et tout son être se propage. Ce mot qui s'éloigne est une part de lui-même, de sa chair. L'expansion du son dans l'espace est extension de son corps qui s'accroît désormais à la dimension du lieu. Cet envoi de la parole est un jeté du corps dans l'étendue, une adresse vide, sans destinataire précisément repérable. Lire à haute voix ce serait ainsi s'accorder à l'espace, y répondre, s'exposer à l'infini dehors. Ce serait la transmission à autrui de cette exposition.

(...)

Il prend appui sur les mots qui le portent, le transportent. Comme l'oiseau qui attrape le vent, il joue avec les courants de la langue, il se laisse véhiculer. Parfois il ne reconnaît plus le sens des paroles qu'il profère, il se laisse guider par le modelé de la phrase, par sa ligne aventureuse, par le rythme qu'emprunte son corps auquel il se soumet, auquel il fait confiance (pourquoi cette confiance?) Il dérive. Il semble rejoindre des zones inédites de lui-même. Il s'oublie et laisse parler un certain état de lui-même. Les lectures qui l'ont impressionné proviennent

de cette puissance de l'abandon et de l'oubli. Et, comme l'écrit Boulez à propos de Klee, le résultat est à la fois imprévisible et profondément logique.

Pas de raideur, de la souplesse, de la légèreté: l'imprévisibilité est le bonheur de la lecture à haute voix.

La parole est plus ancienne que toi.
Elle connaît plus de choses que toi.
Elle ne t'appartient pas.
Cède l'initiative aux mots!

Sa lecture, il l'a repérée, (je ne dis pas répétée) pour qu'il accepte de se laisser surprendre. Il consent à ce qui arrive. Cette parole lâchée, il sait qu'il ne pourra l'effacer. Son exécution ne souffrira d'aucune reprise. Prendre la parole est un geste d'affirmation qui s'autorise le droit à l'erreur. Qu'importe les accidents: il ne cherche pas à bien faire!

Chaque phrase est une matière nouvelle qui se découvre au fur et à mesure. Il n'a aucune idée de ce qui va suivre. Il n'anticipe ni ne court après le sens. Il escorte le déploiement de la langue.

Trop souvent nous anticipons le sens, nous survalorisons le message, nous surlignons nos propres affects. Lecture projective. Lecture explicative. Lecture sentimentale. Trois approches qui nous distraient d'une écoute de la langue elle-même, de son surgissement, de sa genèse. Trois approches réactives, plus réceptives aux effets de l'écriture qu'à sa production. Différente est la lecture créative qui tente de rejoindre le geste de l'écriture, qui tente de revivre l'expérience du créer. Une lecture qui s'attache dès lors à la conduite du langage, à sa fabrique, à sa composition, à sa configuration, à son phrasé, à son rythme. À ses productions d'échos, de répétitions, de recoupements. Comment le langage se manifeste, s'engendre, s'auto-affecte, prolifère, s'invente toute une gamme de gestes.

(...)

PRÉPARATION À UNE LECTURE PUBLIQUE

Il prépare ses lectures moins qu'auparavant. Il s'inquiétait. Il voulait bien faire. Il avait peur de se tromper, de faire de mauvaises liaisons... Il annotait son texte au crayon noir. Le texte était chargé

■ THÉÂTRE: LE RETOUR DU TEXTE ?

d'indications, de traits qui séparaient ou reliaient des mots entre eux. Surtout des indications de rythme (ralentir était le mot qui revenait le plus souvent.) Aujourd'hui, beaucoup moins d'avertissements. Il se lance plus aisément. Achopper sur certains mots ne lui fait plus peur. (De fait, cela arrive très peu.) Étrange appréhension, étrange peur: finalement, que risque-t-il ?

Il lit le texte quatre ou cinq fois au cours de la semaine qui précède sa lecture en public. Le texte se dépose lentement en lui, sans effort. Il se laisse travailler par le texte.

Il faut de la patience pour accueillir le rythme d'un texte. (Ce rythme peut aussi se présenter dès la première lecture, c'est rare.) Cette patience n'est pas un travail. Ce n'est pas une besogne, c'est une veille. C'est une attention au mot, à chaque parcelle qui constitue ce mot. Voir l'occupe intensément. La clarté de chaque mot, son éclat, sa lueur. Il se repose sur cette précision. Il lui est nécessaire que les mots viennent à lui avec une résolution extrême. Les conjonctions de coordination sont d'une importance capitale.

Respecte-t-il la ponctuation ? En général, oui. Mais il ne veut pas que cela devienne une obligation, une tâche, un devoir. La lecture à haute voix a sa logique propre. Si elle entretient un rapport de voisinage avec l'écriture originale, elle en diffère. Il s'éloigne de la ponctuation puis il y revient: elle s'impose à lui mais sans dictat.

(...)